

Dans la même galerie, en même temps que Raza, Pierre Baudin, peintre de 30 ans, présentait sa première exposition. En réaction contre le parti-pris de misérabilisme et de laideur trop souvent pratiqué à propos de tels sujets, les paysages de Baudin, vues de Neuilly-Plaisance et autres coins de banlieue, méritent d'être remarqués pour leur fraîcheur. Baudin ne regarde pas les maisons ouvrières et leurs jardinets avec les yeux du désespoir ni de l'ennui. D'habitations poussées au petit bonheur, il retient le rose léger des briques et des toits, le gris argenté des revêtements de mortier dorés par le soleil, les notes gaies de serviettes et de treillis qui sèchent entre deux arbres.

Comparant les derniers tableaux de Baudin à ses productions plus anciennes, on perçoit comment, par une juste pratique des valeurs, son métier n'a cessé de gagner en sensibilité et en finesse. Aux couleurs isolées et crues de ses débuts, Baudin a substitué des tons que rend vivants l'entourage harmonieux de leurs complémentaires. Naguère plaquée et sèche, la touche, plus divisée, gagne en nuances. Un soin particulier est apporté à la composition généralement équilibrée par les verticales des murs dont le jeu contribue à rompre la commune monotonie que ces paysages pourraient offrir, venant d'un peintre moins soucieux d'allier la rigueur à la diversité. Egaleme^{nt} avisé dans la construction de ses natures mortes, Baudin reste faible dans la représentation du visage humain et de l'homme qu'il intègre difficilement à son milieu. Sa poissonnerie des Halles, où les personnages apparaissent comme des accessoires en regard de l'amas énorme des poissons répandus sur l'éven-

d'une grave maladie : la scolastique. Peut-être bien est-ce le contraire : l'attitude scolastique envers l'art conduit la critique à juger avec des idées préconçues. En tout cas, comment peut-on expliquer, si ce n'est par des idées préconçues, ce fait lamentable que nos historiens et théoriciens de la musique ne peuvent se mettre d'accord depuis de longues années pour savoir à partir de quel opus le grand compositeur russe Scriabine se transforme en « moderniste ». Et l'histoire lamentable de l'attitude envers l'œuvre de Rakhmaninov ? Et le classement du remarquable compositeur russe Metner parmi les décadents ? Or, ces jugements profondément injustes n'ont pas seulement été largement diffusés par la presse : ils ont trouvé place dans des manuels d'histoire de la musique russe.

« Je me réjouis profondément de l'apparition sur la scène du Grand Théâtre de l'opéra génial de Rimski Korsakov, *La Geste de Kitèje, la cité invisible* (bien que, à la honte de notre théâtre moscovite, il n'y soit pour rien : c'est la troupe pleine de talent de l'opéra letton qui a apporté ce spectacle dans la capitale). Je me réjouis de ce que l'opéra est donné dans la version authentique, sans coupure et sans « révision ». Il est très bien que nos orchestres aient mis à leur répertoire des œuvres comme *Jean Damascène* de Taneev, la 6^e *Symphonie* de Chostakovitch, la 2^e *Symphonie* de Khatchatourian, l'opéra *Guerre et Paix* de Prokofiev, les œuvres symphoniques de Debussy, Ravel, R. Strauss, Mahler, Gershwin. Je suis profondément convaincu que plus le répertoire est étendu, plus nous faisons confiance au bon goût de notre auditoire, moins nous permettons aux scolastes musicaux d'intervenir dans le développement natu-